du directoire général. — Ses trois fils, JEAN-FRÉDÉRIC, mort lieutenant général en 1764, BERNARD-CHRÉTIEN, mort major général en 1776, et CHARLES-EMILE, mort en 1757, se firent une grande réputation militaire sous Frédéric II.

KATTE (Frédéric-Charles DE), officier prussien de la même famille que les précédents, né en 1772, mort en 1836. Il entra, en 1786, dans l'armée prussienne et fit avec distinction, contre la France, les campagnes de 1792 à 1794 et celle de 1806. Après la paix de Tilsitt, il conçut le projet de délivrer, par un hardi coup de main, l'Allemagne de la domination des Français. Il avait résolu de s'emparer de Magdebourg en l'attaquant à l'improviste, après s'être ménagé des intelligences dans la place; mais, son plan ayant été révélé aux Français, il se rendit en Bohême auprès du duc de Brunswick, dans l'armée duquel il fit la campagne de Saxe. Chargé ensuite d'une mission auprès de l'archiduc Charles, il prit part aux batailles d'Aspern et de Wagram, et alla alors rejoindre le duc de Brunswick, avec lequel il se rendit en Angleterre. Plus tard, il passa au service de l'Autriche, rentra, en 1813, dans l'armée prussienne, fit la campagne de 1815, et prit sa retraite, en 1826, avec le grade de lieutenant-colonel. — Son frère, Frédéric-Guillaume-Godefroy DE KATTE, né en 1789, mort en 1866, entra, en 1802, dans l'armée prussienne, fit les campagnes contre la France, fut promu major général en 1844 et commanda, en 1850, l'avant-garde de l'armée prussienne dans la Hesse, où, le 8 novembre de la même année, il eut à soutenir la célèbre affaire de Bronnzell. Deux ans plus tard, il fut promu lieutenant général et prit peu après sa retraite.

KATTÉGAT, bras de mer formé par la mer du Nord. V. CATTÉGAT.

KATTENDYKÉ (W.-J.-C. HUISSEN DE), marin et administrateur hollandais, né vers 1816. Son père, le baron Huissen de Kattendyké, fut ministre des affaires étrangères à La Haye en 1842. Le chevalier de Kattendyké entra dans la marine en 1831, et, de retour de longs voyages dans l'extrême Orient, fut nommé officier d'ordonnance du roi des Pays-Bas. Chargé du commandement de la station navale des Indes, puis de celle du Japon (1851-1860), il entreprit d'intéressantes explorations sur les côtes et les mers voisines. On lui doit surtout l'établissement, au Japon, d'une fonderie de machines à vapeur, qu'il installa en face de Ragasaki, dans la baie d'Akanara; cet établissement a rendu beaucoup de services en permettant aux paquebots européens d'y réparer leurs avaries. Il a reçu, en 1861, le portefeuille de ministre de la marine.

KATTYAVAR, district de l'Indoustan, au centre de la presqu'île de Guzerate, et ainsi nommé de la tribu des Kattys qui l'habite; 1,600,000 hab. Il est en partie couvert de montagnes peu élevées, mais qui séparent le pays en deux versants : l'un à l'E. et l'autre à l'O. Le sol est généralement sablonneux, mêlé de rochers rougeâtres. La partie méridionale est assez fertile, et, grâce aux nombreux puits au moyen desquels se font les irrigations, elle produit plusieurs espèces de grains et des fruits en abondance. Les chevaux du Kattyavar sont très-estimés. Il est habité par les Ahrys, les Babrias et les Kattys; ces derniers sont regardés par leurs voisins comme des brigands très-redoutables; leur nom seul inspire de l'effroi. Le pays est gouverné par plusieurs chefs, qui sont presque toujours en guerre. Ville principale : Sirdhar.

KATUAL s. m. (ka-tu-al). Titre du principal ministre du roi de Calicut.

KATULAMPA s. m. (ka-tu-lan-pa). Bot. Nom vulgaire de l'éléocarpe à grandes feuilles, grand arbre qui croît dans les montagnes de Java.

KATUNGA, ville de l'Afrique centrale, dans la Nigritie, capitale du royaume d'Yariba, par 9° 9′ de latit. N. et 3° 46′ de longit. E.

KATWYK, le *Cattorum vicus* des Romains, bourg du royaume de Hollande, province de Hollande méridionale, arrond. et à 15 kilom. N.-E. de La Haye, près de l'embouchure du Vieux Rhin, dans la mer du Nord; 2,500 hab. Chantiers de construction; commerce de harengs fumés; bains de mer fréquentés. Les Romains y avaient construit une forteresse, qui a été engloutie par la mer. C'est à Katwyk que se trouvent les fameuses écluses établies sous le roi Louis Bonaparte, dans le but de donner au Vieux Rhin, ensablé jusque-là, un libre écoulement dans la mer, et en même temps de créer un nouveau débouché aux eaux de la mer de Haarlem. Ces travaux gigantesques se composent d'un canal à trois écluses.

KATWYK-AAN-ZEE, village de Hollande, à 8 kilom. au N.-O. de Leyde. « C'est ici, dit M. Du Pays, que vient mourir obscurément, amoindri, soumis par la main de l'homme, emprisonné entre les murs d'un canal et de gigantesques écluses, le terrible cours d'eau, le glorieux fleuve dont l'Allemagne est si fière et si jalouse, et que ses poëtes célèbrent sous le nom de Rhin allemand. Du moins, c'est ici qu'un des bras dans lesquels le Rhin se divise avant son embouchure arrive à la mer du Nord en conservant son nom, auquel encore est accolée une épithète qui semble, elle aussi, attester sa décadence. Ce bras s'appelle *Oude Rijn* (le Vieux Rhin). Ailleurs, la plus grande masse de ses eaux se disperse sous des noms divers. Par deux de ses bras, le *Waal* et le *Lek*, il s'unit à la Meuse, et c'est sous le nom de la Meuse que cette masse d'eau s'écoule par de larges embouchures, qui deviennent des bras de mer; par deux ramifications, le Rhin se déverse aussi dans le Zuyderzée; mais encore ici il prend des noms d'emprunt, et il s'appelle l'*Yssel* et le *Vocht*.

» Ce n'est pas tout. Pour donner un dernier trait à cette obscure et misérable terminaison de son cours, l'*Oude Rijn*, le seul bras retenant encore son nom, se perdait honteusement, au commencement du siècle, dans les sables des dunes, amoncelées, à ce que l'on croit, par une violente tempête, en l'année 839. Une partie de l'eau parvenait à s'écouler jusqu'à la mer, mais l'autre s'épanchait en nappes stagnantes et formait des marais pestilentiels. Un ingénieur hollandais publia, en 1803, un rapport sur la possibilité et l'utilité d'ouvrir un canal à Katwyk, par lequel les eaux du Rhin pourraient se décharger dans la mer. Ce canal fut achevé sous le règne de Louis Napoléon. Les digues élevées à l'entrée du canal forment, contre la mer, une sorte de forteresse cyclopéenne du caractère le plus imposant. Elles sont assises sur des pilotis enfoncés dans un sable mouvant et solidement revêtues de maçonnerie. Un formidable et triple système d'écluses s'échelonne dans le canal pour le défendre contre les envahissements de la mer. Les premières écluses, en amont, ont deux couples de portes; celles qui viennent ensuite on ont quatre; la plus rapprochée de la mer en a six. Ces écluses sont manœuvrées par un mécanisme puissant. Les jours de grande tempête, on juge prudent de faire des concessions à la mer : les portes les plus rapprochées de l'embouchure du fleuve livrent passage aux vagues, qui courent furieusement jusqu'à la seconde écluse et s'y brisent. Lorsque le vent souffle du N.-O., la marée monte près de Katwyk à 3m,40, hauteur supérieure au niveau des eaux du canal. Pendant la haute marée, on tient les écluses fermées; à la marée basse, on les tient ouvertes pendant cinq ou six heures, et les eaux accumulées chassent devant elles et entraînent les sables que la mer a apportés et déposés en se retirant.

KATYF (EL-), ville forte d'Arabie, sur le golfe Persique, à 520 kilom. S.-E. de Bassora, dans le pays de Lahsa; 6,000 hab. Port de commerce. C'est la ville la plus commerçante du golfe, mais l'air y est malsain. La pêche de perles, qui se fait sur la côte, y attire beaucoup d'étrangers.

KATZ, poëte hollandais. V. CATS.

KATZBACH, rivière de Prusse, dans la province de Silésie. Elle prend sa source à Ketschdorf, coule au N., puis au N.-E., baigne Liegnitz, et se jette dans l'Oder, non loin de Parchwitz, après un cours de 60 kilom. Elle est sujette à des crues subites et dangereuses, par suite des nombreux affluents dont elle reçoit les eaux en passant à travers les montagnes. Le 26 août 1813, les coalisés gagnèrent sur ses rives une victoire qui ouvrit cette série de revers qui contraignirent l'armée française à repasser le Rhin pour défendre le sol de la patrie.

Katzbach (BATAILLE DE LA), perdue, le 26 août 1813, par le maréchal Macdonald contre Blücher. Les généraux de la coalition, vaincus à Lutzen et à Bautzen, avaient pris une décision qui n'était pas de nature à flatter leur amour-propre, mais qui dénotait chez eux beaucoup de prudence et de sagesse, c'était d'éviter toute bataille contre Napoléon et de s'attaquer seulement à ses lieutenants, moins invincibles que lui. Ils espéraient ainsi relever le moral de leurs soldats, diminuer le prestige de l'armée française en battant quelques-uns de nos généraux, puis se ruer tous ensemble contre Napoléon lui-même, l'accabler par le nombre, et lui faire subir enfin un désastre éclatant. Leurs calculs devaient bientôt se réaliser.

Après la bataille de Bautzen, Napoléon s'était lancé à la poursuite de Blücher, et, après quelques actions vigoureuses, l'avait rejeté au delà de la Katzbach; mais, sachant que le prince de Schwartzenberg marchait sur Dresde, il se hâta de reprendre cette direction, laissant à Macdonald le soin de contenir Blücher avec 80,000 hommes, en lui recommandant d'éviter la bataille et de se replier jusque sur le camp de Dresde, s'il avait affaire à des forces supérieures. L'armée de Macdonald se composait du 3e corps, commandé par le général Souham, en l'absence du maréchal Ney; du 5e, sous les ordres du général Lauriston, et du 11e, confié au général Gérard. A cette masse d'infanterie, il faut ajouter 5,000 à 6,000 cavaliers commandés par le général Sébastiani. Blücher disposait de forces à peu près égales, et avait sous ses ordres les généraux Sacken, York et Langeron. Il se fut bien vite aperçu du départ de Napoléon, et il résolut aussitôt d'attaquer l'armée française, tandis que, de son côté, Macdonald faisait un mouvement en avant, de sorte qu'un choc terrible devenait inévitable.

Le maréchal Macdonald, ayant reçu de Napoléon l'ordre de se porter sur Jauer, prit les dispositions suivantes : le pont de Hirschberg, sur le Bober, au delà duquel il se trouvait, étant encore au pouvoir de l'ennemi, la division Ledru, du 11e corps, eut l'ordre de remonter le Bober par la rive gauche, c'est-à-dire de notre côté, tandis que la division Puthod, du corps de Lauriston, le remonterait par la rive droite, de manière à placer Hirschberg entre deux attaques. Macdonald résolut de marcher lui-même sur Jauer avec les corps de Lauriston et de Gérard, tandis qu'il prescrivait au général Souham de se porter, avec le 3e corps, de Liegnitz à Jauer, en traversant le plateau de Janowitz, ce qui lui faisait prendre la position de flanc. Quant au général Sébastiani, il dut suivre une route intermédiaire de Buntzlau à Jauer. Toutes ces troupes se mirent en marche à l'heure fixée, pour exécuter les divers mouvements qui leur avaient été prescrits (26 août 1813). Le temps était affreux; une pluie torrentielle avait détrempé tous les chemins et fait déborder toutes les rivières. Au milieu de ces flots de pluie continuels, les deux armées se heurtèrent, sans s'être aperçues, sur le plateau de Janowitz. Blücher engagea aussitôt la bataille avec les corps de Sacken et d'York, forts de 40,000 hommes, ayant laissé en arrière le corps de Langeron pour défendre la position de Jauer. En voyant nos troupes déboucher d'un ravin pour s'établir sur le plateau, il les aborda avec une puissante artillerie, puis lança sur elles une masse de 10,000 cavaliers, auxquels notre infanterie ne put opposer que ses baïonnettes, car ses feux étaient éteints par la pluie. Le général Sébastiani opposa en vain sa cavalerie à ce torrent, et dut se replier, laissant à découvert la brigade Charpentier, qui avait jusqu'alors réussi à contenir l'ennemi. Cette intrépide brigade, assaillie ensuite par 20,000 hommes d'infanterie prussienne, repoussa plusieurs charges à la baïonnette; puis, accablée par le nombre, se vit rejetée jusqu'au bord du ravin. Là, elle se trouva engagée pêle-mêle avec la cavalerie de Sébastiani et le corps de Souham, qui arrivait à pas redoublés sur le champ de bataille. Il s'ensuivit une confusion effroyable, qui amena la perte de presque toute notre artillerie sur ce point. Nous n'avions perdu qu'un millier d'hommes environ; mais le désordre engendra rapidement une déroute générale, et une plus longue résistance sur ce point devint impossible.

Pendant que ces événements se passaient sur notre gauche, les généraux Gérard et Lauriston avaient impétueusement attaqué les positions occupées par Langeron, et allaient s'emparer de Jauer, lorsqu'ils apprirent la déroute du corps de Souham et de la cavalerie de Sébastiani. Ils durent aussitôt rétrograder sur Goldberg, en repassant la Katzbach, qui déborda dans la nuit et nous servit de rempart contre la poursuite furieuse de Blücher. Néanmoins, nous avions la certitude d'avoir, d'un moment à l'autre, 80,000 hommes sur les bras, et Macdonald dut opérer rapidement sa retraite et se replier sur Buntzlau, le cœur déchiré, car, dans ce mouvement rétrograde, il abandonnait à elle-même une de ses divisions, la division Puthod, forte de 8,000 hommes. Ledru et Puthod avaient remonté le Bober jusqu'à Hirschberg, comme nous l'avons dit, le premier par la rive gauche, qui nous appartenait et où il ne courait aucun danger, le second par la rive droite. Celui-ci, n'ayant point profité à temps du pont de Hirschberg, se vit bientôt assailli par le corps entier de Langeron, qui le mit entre son artillerie et le débordement du Bober. Cette brave division, quoique réduite de 8,000 hommes à 4,000 par la fatigue, la faim et le froid des nuits, refusa de se rendre et se défendit avec intrépidité; mais, écrasée enfin par le feu de l'ennemi, elle finit par être prise ou détruite.

De Buntzlau, Macdonald, frémissant de colère et fou de douleur, entendait le canon retentir sur le Bober, et, devinant l'affreux sacrifice qui se consommait, voulait remonter la rivière par la rive droite; mais on lui fit sentir le danger et même l'inutilité de ce mouvement, et il dut se résigner. Le général Puthod parvint cependant à le rejoindre, mais à la tête de 700 hommes seulement. Macdonald se hâta alors de brûler le pont de Buntzlau, ce qui empêcha l'ennemi de l'inquiéter dans sa retraite. Cette fatale journée nous avait coûté 100 canons, 2 drapeaux, les bagages de l'armée et près de 25,000 hommes, dont 3,000 tués seulement, le reste prisonnier ou en fuite. Telle était la perte matérielle; quant au dommage moral, il était incalculable, car le prestige de notre invincibilité s'était évanoui.

KATZENELLENBOGEN, ancien comté d'Allemagne, compris entre l'Odenwald, la Wetteravie et le Rhin, avec un petit village du même nom pour ch.-l. Ce comté entra dans la maison de Hesse au XIVe siècle, et passa au duc de Nassau en 1815. Son territoire fait aujourd'hui partie des nouvelles possessions prussiennes.

KAUB, bourg de Prusse, dans l'ex-duché de Nassau, sur la rive droite du Rhin; 2,127 hab. Commerce de vins; entrepôt considérable d'ardoises. Jadis forteresse importante, Kaub est bâti au pied d'une montagne que couronnent les ruines du fort de Grutenfels, détruit, en 1805, par ordre de Napoléon. En face, au milieu du Rhin, se dresse le rocher de Leyenfels, que surmonte l'antique Pfalzgrafenstein, petit château remarquable par la hardiesse de sa construction, ses tours et ses meurtrières. D'après la tradition populaire, ce château, bâti en 1326 pour assurer la perception des droits de la douane rhénane, était le berceau de la famille des comtes palatins, et c'était là aussi que les comtesses palatines venaient faire leurs couches. Ce fut à Kaub que l'armée de Silésie, sous les ordres de Blücher, franchit le Rhin dans la nuit du 1er janvier 1814.

KAUCHTEUX, EUSE adj. (kau-chteu, euze). Min. Abondant en houille : *Mine, veine* KAUCHTEUSE.

KAUER (Ferdinand), compositeur allemand, né à Klein-Taya (Moravie) en 1751, mort à Vienne en 1831. Tout jeune encore, il devint organiste à l'église des jésuites de Znaym, puis se rendit à Vienne, où il donna des leçons de piano, se livra à la composition, et devint successivement directeur des théâtres de Leopoldstadt, de Grætz et de Josephstadt. Outre des méthodes pour violon, flûte, clarinette, des messes, des symphonies, des quatuors, etc., ce laborieux et fécond compositeur a écrit la musique d'un nombre considérable d'opéras et de vaudevilles. Nous citerons, entre autres, l'*Ondine du Danube* et la *Reine des étoiles*.

KAUFBEUREN, ville murée de Bavière, cercle du Haut Danube, sur la Wertach, à 61 kilom. S.-O. d'Augsbourg; 4,500 hab. Gymnase; inspection des domaines, des forêts et des salines. Fabrication de futaine, calicots, toiles, bonneterie, papiers; forges de fer, blanchisseries. Kaufbeuren était, au moyen âge, une ville libre et une place fort importante.

KAUFFMANN (Marie-Anne-Angélique-Catherine), célèbre femme peintre, née à Coire (Grisons) en 1741, morte à Rome en 1807. Elle étudia d'abord sous son père, peintre médiocre, mais homme de sens, qui, frappé des dispositions de sa fille, s'attacha à les développer en lui faisant lire les historiens et les poëtes, et apprendre la musique. Elle n'avait que douze ans lorsque son père la conduisit en Italie, dans la Valteline. L'évêque de Côme, Nevroni, ayant entendu parler du talent précoce d'Angélique, voulut la voir, fut frappé de sa charmante figure, de sa vive imagination, et lui fit faire son portrait. L'enfant réussit à exécuter une œuvre très-remarquable pour son âge, se vit acclamée comme un petit prodige, fut accablée de commandes et trouva un chaud protecteur dans le duc de Modène, François d'Este. A vingt ans, elle avait déjà une réputation dans le genre du portrait, lorsqu'elle faillit abandonner ses pinceaux pour le théâtre et la musique, qu'elle cultivait avec autant de succès que la peinture; toutefois, son goût pour ce dernier art finit par l'emporter. Elle perfectionna son talent en étudiant les chefs-d'œuvres artistiques des principales villes de l'Italie, et acquit bientôt une telle renommée qu'elle fut appelée à Londres pour y faire les portraits des membres de la famille royale. Elle s'y lia spécialement avec le peintre Reynolds, dont elle s'efforça d'imiter la manière, tandis que le célèbre artiste anglais s'émerveillait, de son côté, du faire d'Angelica Kauffmann et obtenait d'elle qu'elle lui fît son portrait. Il ne tint pas à Reynolds que leur liaison ne prît un caractère plus tendre. Angelica repoussa ses avances, et, malgré les travaux absorbants auxquels elle se livrait, car elle exécuta à Londres un grand nombre de portraits, et elle en grava elle-même une trentaine, elle trouva encore le temps d'écouter les hâbleries d'un aventurier suédois, prétendu comte de Horn, qui réussit à lui faire agréer sa main. Le mariage était à peine consommé que, dans ce brillant seigneur, on reconnaissait un laquais déguisé. Ce coup terrible faillit faire perdre la raison à l'artiste. Ses amis parvinrent, heureusement, à faire casser ce mariage (1768), et, le faux comte de Horn étant mort douze ans plus tard (1781), elle put alors épouser un peintre italien de ses amis, Zucchi, honnête et loyal camarade, qui lui-même ne manquait pas d'un sérieux talent, et avec lequel elle retourna en Italie. Elle habita successivement alors Venise, Naples, Rome, où elle se fixa. En 1795, elle perdit son mari, auprès de qui elle avait trouvé une existence heureuse et paisible, et vit bientôt son chagrin s'accroître de la perte de sa fortune. « L'indigence ne m'épouvante pas, écrivait-elle à cette époque, mais l'isolement me tue. » A partir de ce moment jusqu'à la fin de sa vie, elle fut en proie à une mélancolie profonde qui abrégea ses jours.

Les tableaux d'Angélique Kauffmann se recommandent par le pittoresque et la hardiesse de la touche, par un art remarquable dans le groupement des personnages, par la noblesse, l'élégance et la grâce des figures, mais manquent de vigueur et laissent beaucoup à désirer pour la correction du dessin. Aux talents de l'artiste se réunissaient en elle l'esprit et la beauté. Gesner et Klopstock l'ont célébrée en leurs vers. La Société royale de peinture de Londres l'avait admise au nombre de ses membres. A sa mort, à Rome, l'Académie de Saint-Luc assista en corps à ses funérailles, et ses deux derniers tableaux furent portés derrière son cercueil, comme aux obsèques de Raphaël. Parmi les ouvrages remarquables de cette artiste, on cite les suivants : *Léonard de Vinci expirant dans les bras de François Ier*; le *Retour d'Arminius, vainqueur des légions de Varus*, la *Pompe funèbre de Pallas*, deux toiles exécutées pour l'empereur Joseph; une *Nymphe sortant de l'eau*, qui lui avait été commandée par un amateur et dans laquelle elle sut réunir à la grâce la suprême décence. Ses portraits, en nombre considérable, sont ce qu'elle a laissé de plus achevé.

Kauffmann (ANGELICA), roman de M. Léon de Wailly (1838). L'auteur, comme on pouvait s'y attendre, a pris pour sujet, dans la vie réelle d'Angelica Kauffmann, ce dramatique épisode du laquais qui devient son époux, sous le nom fictif de comte de Horn. Mais M. de Wailly a modifié les faits, sans doute pour rendre ce laquais moins ignoble. Nouveau Ruy Blas, ou plutôt Ruy Blas avant la lettre, car le roman est antérieur au drame, le séducteur de la grande artiste n'est qu'un instrument de vengeance entre les mains d'un Don Salluste qui s'appelle lord Shelton. Ce grand seigneur s'est épris d'Angelica, il lui a offert son nom; repoussé, il lui a tendu toutes sortes de piéges. Il l'a suivie et espionnée partout, si bien qu'il a fini par être maître de ses secrets, et qu'il peut la dominer par toutes sortes de menaces. Il feint pourtant de se résigner à n'être que son ami, et lorsque le comte suédois, qui n'est autre que son valet déguisé, se présente, il s'efface modestement. Le mariage consommé, il tient sa vengeance et peut s'écrier, comme don Salluste :

Ah! vous m'avez banni; je vous chasse, et m'en vante.
Ah! vous m'avez pour femme offert votre suivante!
Moi, je vous ai donné mon laquais pour amant.

Le prétendu comte, qui ne croyait pas servir à une aussi noire perfidie, meurt de désespoir; la belle artiste s'enfuit de Londres et lord Shelton recueille les applaudissements de son club, le club des Boucs, le parlement de la mode et de l'élégance.

Ce roman est remarquable par le style et par les fines peintures de mœurs et de caractères; il marque une étude approfondie du talent et du caractère d'Angelica Kauffmann. Un épisode est caractéristique : Angelica a reçu la commande d'un tableau qui doit représenter une nymphe. Désespérant de trouver un modèle qui satisfasse à son idéal, elle se sacrifie elle-même, dans le sentiment le plus intime, la pudeur; à l'aide de glaces habilement disposées, elle arrive à pouvoir finir sa propre image; mais lord Shelton la surprend en train de copier ainsi les plus mystérieux détails de sa beauté, et, quoiqu'elle sente qu'elle a fait un chef-d'œuvre, elle jette dans les flammes ce tableau qui serait maintenant une honte pour elle. L'auteur avait sans doute en vue ce portrait de nymphe dont il est question dans la biographie, mais Angelica ne l'a pas détruit.

KAUFFMANN (Philippe), poëte allemand, né à Berlin, mort à Paris en 1836. Il s'était fait connaître par des traductions en vers des poésies de Robert Burns et des tragédies de Shakspeare, lorsqu'il se rendit en France avec Listz en 1843. La douleur que lui causa la mort d'une jeune fille à qui il s'était fiancé fut telle, qu'il se tua dans le bois de Boulogne. Il laissait manuscrits deux drames allemands et le commencement d'une traduction de la *Divine comédie*.

KAUFMANN (Jean-Godefroi), mécanicien allemand, né à Weimar en 1752, mort à Francfort en 1818. Après avoir travaillé dans une fabrique de bas, il apprit l'état d'horloger mécanicien, et se fit bientôt remarquer par son esprit ingénieux, inventif, et par ses produits, qui furent recherchés en Allemagne et à l'étranger. L'électeur Frédéric-Auguste lui acheta une *montre flûte et harpe*, regardée comme un chef-d'œuvre de mécanique. — Kaufmann fut aidé dans ses travaux par son fils, FRÉDÉRIC, né à Dresde en 1782, avec qui il inventa le *chordaulion* et l'*harmonicorde*. Frédéric perfectionna divers instruments. Son œuvre capitale était une *trompette automate*.

KAUFUNGEN, ville de Prusse, province de Hesse, cercle de Cassel, sur la Losse; 2,036 hab. Exploitation de houille; fabrication de poteries et meubles; ancienne et riche abbaye impériale, fondée par l'impératrice sainte Cunégonde en 1008, et supprimée en 1527.

KAUFUNGEN ou **KAUFFUNGEN** (Kuntz ou Conrad DE), gentilhomme allemand, né en Misnie, mort en 1455. Le duc de Saxe, Frédéric le Pacifique, le nomma bailli d'Altenbourg, et le chargea, lorsqu'il fut en guerre avec son frère Guillaume, d'aller délivrer Géra assiégé. Fait prisonnier par Guillaume, Kaufungen dut payer, pour recouvrer la liberté, une somme de 4,000 florins d'or, et eut ses terres ravagées. Le duc Frédéric, pour l'indemniser, le mit en possession de biens confisqués, sous la condition de les rendre à la paix. Lorsque la paix fut conclue, Kaufungen refusa de restituer les biens, en fut dépossédé par la force, fut exilé et en conçut le plus vif ressentiment. Désireux de se venger, il profita du départ du duc de Saxe pour Leipzig, s'introduisit pendant la nuit à Altenbourg, et enleva les deux fils de ce prince. Il allait gagner la frontière lorsqu'on l'arrêta; conduit à Freyberg, il y eut la tête tranchée.

KAULBACH (Wilhelm VON), peintre allemand, l'un des artistes les plus originaux de notre époque, né à Arolsen (principauté de Waldeck) le 15 octobre 1805. Il est le fils d'un orfévre, fort habile graveur et miniaturiste estimé. Sa jeunesse ne fut pas heureuse, et rien dans son enfance ne décelait ses futures dispositions pour les arts plastiques. Cependant, en 1822, sur les conseils du sculpteur Rauch, ami de sa famille, le jeune Kaulbach fut envoyé à l'Académie de Dusseldorf, où il eut pour maître le fameux Cornélius. « Les succès du jeune homme, dit M. Cottenet, n'y furent pas assez brillants pour faire présager sa célébrité future; toutefois, après avoir terminé son temps d'études, il fut employé avec plusieurs de ses condisciples à l'exécution des fresques dont leur maître, Cornélius, avait dessiné les cartons pour la grande salle de l'université de Bonn. Kaulbach fut si peu satisfait de son propre travail, qu'il prit le parti de renoncer à la peinture et de donner des leçons de dessin. Néanmoins, en 1825, il suivit Cornélius à Munich, lorsque le célèbre artiste fut appelé à diriger l'Académie de cette ville. Il fut alors chargé de peindre *Apollon et les Muses* au plafond d'une salle de concert, et le prince de Birkenfeld mit à sa disposition les murailles de son palais pour y retracer la fable de Psyché. Ces sujets gracieux ne lui fournirent pas encore l'occasion de se faire remarquer. Ce fut dans la décoration de la salle du trône des appartements de la reine que son originalité se manifesta pour la première fois. Les groupes symboliques par lesquels il représenta la victoire d'Hermann sur les Romains, d'après un poëme de Klopstock, firent apprécier de hautes qualités de forme et d'expression, qui ressortirent mieux encore dans son tableau célèbre, la *Maison des fous*. » Il paraît qu'il avait peint pour la chapelle d'une maison d'aliénés quelques figures d'anges. Afin de l'en remercier, le directeur de l'établissement le lui fit visiter en détail. Il fut profondément frappé, et le résultat de cette visite fut de graver dans son imagination des physionomies étranges qu'il a reproduites plus tard, avec une effrayante vérité, sur cette toile fameuse qui mit le sceau à sa réputation naissante. Tout en tenant compte de quelques défauts d'exécution, les connaisseurs furent frappés de l'intelligence avec laquelle était représentée cette assemblée de malheureux, ainsi que de la vérité des attitudes et des physionomies. Dans cette œuvre, l'artiste s'est montré réaliste au plus haut point. En 1837, son talent s'était complétement accusé, il possédait dès lors une individualité propre; Kaulbach se plaçait à la tête de l'école qui venait de proclamer que le véritable style réside dans l'individualisme et dans les formes particulières enfantées par le génie de l'artiste. Cette année 1837 fut signalée par l'apparition de la *Bataille des Huns*, toile mi-partie historique et symbolique, qui fut fort admirée et aussi fort critiquée. Il fit ensuite paraître son épopée des animaux, tirée du *Roman du renard*, et la *Destruction de Jérusalem par Titus*, que l'on voit à la pinacothèque de Munich, et qu'il acheva sur place en 1846. Il alla ensuite à Berlin pour décorer de six grandes compositions historiques une salle du musée. L'année suivante, en 1847, il exécuta son vaste tableau de la *Tour de Babel*, qui fut envoyé, en 1855, à l'Exposition universelle de Paris. Dans cette toile, la plus importante et surtout la plus caractéristique de son œuvre, les personnages sont fort bien dessinés, les têtes disent bien ce que l'artiste a voulu dire; il y a du mouvement et de l'épouvante dans cette grande déroute des nations. Le seul défaut est une surabondance d'intentions que le spectateur est inhabile à démêler. « Cette toile, a dit avec justesse M. About, aurait besoin d'un commentaire français comme le livre de Kreutzer (la *Symbolique*), que M. Guigniaut a si savamment expliqué. » Depuis, l'ardeur de M. Kaulbach ne s'est pas ralentie. Il a successivement exécuté : la *Bataille de Salamine*, le *Mariage d'Alexandre et de Roxane*, l'*Ouverture du tombeau de Charlemagne à Aix-la-Chapelle par Othon le Grand*; puis, une importante série de fresques représentant l'histoire de l'art depuis la Renaissance, pour la pinacothèque de Munich. Outre ces immenses travaux, il a trouvé le moyen d'exécuter un grand nombre de portraits et de dessins, et d'illustrer les principales scènes des œuvres de Shakspeare et les *Evangiles*, illustrations qui font le plus grand honneur à cet artiste. La *Destruction de Jérusalem par Titus* a été gravée par MM. Ch. Waagen et H. Merg (1844-1852). M. Kaulbach a été l'objet de vives critiques et de grandes admirations; cependant il passe généralement pour le premier peintre d'histoire de l'école de Cornélius.

« Deux grandes qualités dominent chez Kaulbach, dit M. Léon Dumont; la première, c'est l'esprit, quelque chose de fin, de vif, d'ingénieux et de moqueur, qui tient le milieu entre l'esprit français et l'humour britannique, moins gai que l'un, moins enclin que l'autre à la tristesse et au sarcasme; la seconde, c'est l'amour du beau, qui lui a donné toutes les perfections qui manquaient précisément à Cornélius. La correction du dessin, la richesse d'un coloris qui forme contraste avec celui d'Overbeck et de l'école allégorique, une connaissance profonde de la technique de la peinture et une admirable fécondité achèvent de placer Kaulbach au premier rang parmi les représentants contemporains de l'art classique.... Doué d'une grande finesse d'observation, il s'attache à découvrir tout ce qu'il y a de piquant dans l'expression de certains mouvements de l'âme, toutes les charmantes surprises que peut procurer la nature, ou encore ces traits qui révèlent des caractères et où se trahissent les travers de l'esprit et les mesquineries du cœur; il met tout cela en relief par les situations les plus ingénieuses et les plus imprévues, et exerce sa sagacité sur les matières les plus variées.... Il excelle à disposer les figures de ses groupes, à établir une correspondance harmonieuse entre les différentes parties de son œuvre, à les détacher clairement les unes des autres, et, sous ce rapport, il rivalise presque avec Rubens. Il sait choisir les formes les plus élégantes et les poses les plus gracieuses; son coloris est distribué de main de maître; il n'a point, comme plusieurs de ses compatriotes, cette horreur du nu qui, chez quelques-uns, provient d'une pruderie ridicule, et, chez la plupart, d'impuissance. »

On lui reproche pourtant de manquer d'individualité et de conviction; son cosmopolitisme ne le rattache à aucune école et lui fait faire des emprunts à toutes. Son rêve est d'être universel et d'être goûté à la fois par ceux qui aiment les génies les plus opposés, Michel-Ange, Albert Dürer, Léonard de Vinci, Rubens. Les peintres académiques ne peuvent lui pardonner d'avoir mêlé le tragique au bouffon et l'horrible au grandiose; il a, suivant eux, commis une grande faute en faisant traverser ses scènes les plus solennelles par des grotesques dignes d'être échappés du crayon d'Hogarth. C'est une ressemblance qu'il a avec Shakspeare.

KAULBARSCH s. m. (kôl-barch — mots allem. signif. *perche ronde*). Ichthyol. Nom vulgaire de la gremille, sur les bords du Rhin.

KAULFUSSIE s. f. (kôl-fu-sî — de *Kaulfuss*, bot. allem.). Bot. Genre de plantes, de la famille des fougères, tribu des marattiées, comprenant plusieurs espèces qui croissent à Java.

— Syn. de CHARIÉIS, genre de composées.

KAUNITZ ou **KANITZ**, ville des Etats autrichiens, dans la Moravie, à 26 kilom. S.-O. de Brünn, sur l'Iglawa; 2,600 hab. Ancien château fort. Commerce de fruits, grains et vins.

KAUNITZ (Wenceslas-Antoine, prince DE), habile diplomate et homme d'Etat autrichien, né à Vienne en 1711, mort en 1794. Il débuta, comme conseiller aulique, en 1732, fut nommé, par Marie-Thérèse, ambassadeur à Rome (1741) et à Turin (1742), et fit preuve de talent dans ces deux missions. Après avoir été gouverneur des Pays-Bas par intérim (1744), il représenta l'Autriche au congrès d'Aix-la-Chapelle (1748), puis à la cour de Versailles de 1750 à 1752. En s'insinuant dans les bonnes grâces de la Pompadour, il avait su arracher à Louis XV un traité d'alliance si peu avouable pour nous, qu'on n'osa le faire connaître qu'en 1756. Placé, à son retour, à la tête des affaires de l'empire, sous le titre de chancelier d'Etat, il en conserva la haute direction pendant tout le règne de Marie-Thérèse, à qui il fit signer l'ordre d'expulsion des jésuites; mais il vit diminuer sa faveur à l'avénement de Joseph II, bien qu'il partageât les idées de réforme de ce prince et son admiration pour les philosophes du siècle. Il dirigea de nouveau le cabinet sous Léopold II, à la mort duquel il abandonna tout à fait le pouvoir (1792). « Kaunitz, dit un écrivain anglais, fonda réellement la grandeur de l'Autriche, sous la dynastie de Habsbourg-Lorraine, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Après une guerre longue et coûteuse, il rétablit l'ordre dans le chaos des finances autrichiennes, paya la dette publique et restaura complétement le crédit. Les affaires étrangères furent conduites par lui avec la même habileté. Sa politique était d'attacher autant que possible à l'Autriche les ambassadeurs étrangers, soit par des mariages ou des intrigues galantes, soit en payant leurs dettes, soit en leur faisant acheter des terres ou des maisons; il était sûr par ce moyen de trouver en eux des défenseurs zélés de ses vues politiques auprès de leurs cours.... Cet esprit, si actif et si passionné pour la grandeur de son pays, ne cessait de faire des plans. Il voulait rétablir la Pologne sous un roi héréditaire, et relever l'ancien et puissant royaume de Hongrie, de l'Adriatique à la mer Noire, avec la libre navigation sur le Danube et sur les mers. C'était ce qu'avait voulu avant lui le prince Eugène. »

Kaunitz fut le diplomate le plus subtil de son temps, et on ne peut pas mieux l'apprécier qu'en disant qu'il a préparé Metternich. L'ascendant qu'il avait su prendre sur toutes les cours l'avait fait surnommer le **cocher de l'Europe**. Il aimait beaucoup nos écrivains, et la langue française était celle qu'il possédait le mieux. Vienne lui doit la fondation de ses écoles des beaux-arts et de gravure en taille-douce. L'amour-propre et la vanité de Kaunitz étaient extrêmes. Cependant on doit lui rendre cette justice que, autant il était cérémonieux et roide avec les hommes de son rang, autant il était affable et bienveillant envers ses inférieurs. Il était d'une intégrité rare, n'écoutait ni l'envie ni la vengeance, et se préoccupait avant tout de l'intérêt de l'Etat. On cite à ce sujet un mot qui lui fait honneur. Il proposait à Marie-Thérèse un feld-maréchal pour la présidence du conseil aulique de guerre. « Mais cet homme est votre ennemi déclaré, lui dit l'impératrice. — Madame, répondit Kaunitz, il est l'ami de l'Etat, et c'est la seule chose qu'il faille considérer. » Voltaire et Rousseau étaient ses auteurs favoris. Il professait surtout une vive admiration pour ce dernier, qui avait été pendant quelques semaines son secrétaire intime à Paris. Lorsque le pape Pie VI se rendit à Vienne pour réclamer contre les innovations tentées par Joseph II dans le régime ecclésiastique, Kaunitz se montra beaucoup plus roide et plus inflexible que son souverain. Bien qu'il le considérât comme un hérétique, le pape s'efforça néanmoins de le mettre dans ses intérêts en lui faisant un accueil des plus flatteurs. « Il poussa la bienveillance, dit Louvet, jusqu'à lui donner la paume de sa main à baiser, ce qui était alors regardé comme une insigne faveur, car les papes n'en présentent ordinairement que le revers. Kaunitz ne fut pas sensible à cet honneur; il fit semblant d'ignorer l'étiquette de la cour de Rome, et se contenta de serrer cordialement la main du souverain pontife, ce qui excita un grand scandale dans la catholique Autriche. »

Pendant son ambassade à Paris, il faisait assidûment sa cour à Mme de Pompadour et lui donnait des fêtes brillantes à Versailles, tandis qu'à Paris il vivait en dehors du grand monde et dans la seule compagnie de quelques femmes qu'il protégeait. Marmontel, dont il aimait la compagnie, lui fit observer un jour qu'étant logé au palais Bourbon il semblait extraordinaire qu'il n'ouvrît pas ses salons à la haute société; Kaunitz lui répondit : « Je ne suis à Paris que pour deux choses : les affaires de mon impératrice, que je fais, et mon plaisir, pour lequel je n'ai à consulter que moi. Vivre dans l'apparat serait pour moi une source d'ennuis. Je suis en bons termes avec les deux seules personnes dont la faveur m'importe; c'est tout ce qu'il me faut. » A Vienne, il apporta la même liberté de mœurs, et agit vis-à-vis de Marie-Thérèse avec le même sans-gêne que plus tard Metternich devait montrer avec l'empereur François. Il poussait le sans-façon jusqu'à mener ses maîtresses aux portes du palais lorsqu'il avait une audience de l'impératrice, et à les faire attendre dans sa voiture pour venir les retrouver après l'audience. La sévère Marie-Thérèse lui ayant un jour témoigné l'inconvenance d'une telle conduite : « Madame, lui répondit-il, je suis venu ici pour parler des affaires de Votre Majesté et non des miennes. » Dans les dernières années de sa vie, il réforma sa conduite, mais uniquement dans l'intérêt de sa santé.

KAUNOS, frère de Byblos; il inspira une passion incestueuse à sa sœur, prit la fuite pour se dérober à ses importunités, et fonda la ville de Kaunos en Lycie. Kaunos est appelé le fils de Milet, ce qui veut dire que des colons crétois de Milet avaient fondé la ville de Kaunos en Lycie. Le mythe dit, de plus, que Kaunos s'enfuit de Milet pour la Lycie, et que sa sœur Byblos fut changée en fontaine, par suite du chagrin qu'elle éprouva de la perte de son frère. Milet en Ionie, étant plus connu que Milet en Crète, a été substitué ici par erreur à la ville crétoise; on sait que Byblos était une petite rivière près de Milet d'Ionie.

KAURYSAOUL s. f. (kô-ri-za-oul). Nom d'une garde de la maison du roi de Perse.

KAURZIM, ville des Etats autrichiens, dans la Bohême, chef-lieu de cercle, à 40 kilom. S.-E. de Prague; 2,500 hab. Le cercle de Kaurzim, subdivision administrative de la Bohême, est situé au centre de ce pays, entre ceux de Buntzlau et de Bidezow au N., de Czaslau à l'E., de Tabor et de Beroun au S., de Rakonitz à l'O.; il mesure 90 kilom. sur 65, et a une superficie de 2,876 kilom. carrés; 194,000 hab. Sol boisé, arrosé par l'Elbe et la Moldau, riche en mines, bétail, poisson et gibier.

KAUSCH (Johann-Joseph), médecin allemand, né à Lœwenberg en 1751, mort en 1825. Reçu docteur en médecine à Halle en 1773, il voyagea pendant deux années, puis devint médecin du prince de Hazfeld-Trachenberg, médecin de Militsch (Silésie), conseiller près le gouvernement de la Silésie à Liegnitz, etc. Ce médecin nous a laissé plusieurs écrits de critique et de littérature médicale, notamment : *Memorabilien* (3 vol.) et *Esprit et critique des journaux allemands* (18 vol.).

KAUSLER (François DE), général et écrivain militaire allemand, né à Stuttgard en 1794, mort en 1848. Il entra dans l'artillerie en 1811, fit la campagne de Russie, prit part, en 1813, à la guerre contre la France, assista à la bataille de Leipzig, puis à celle de Montereau (1814), où il fut grièvement blessé, et devint successivement major en 1819 et général en 1836. On lui doit un assez grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont : la *Science de la guerre* (1819); *Dictionnaire historique des batailles, siéges et combats de*